

Au lendemain de la guerre : l'histoire d'Aïcha¹

L'exploitation commerciale du sexe ne passe pas toujours par l'argent. Certains enfants sont obligés d'échanger des faveurs sexuelles contre de la nourriture, de l'eau, ou même quelquefois leur vie. Ceci est particulièrement évident dans les situations de conflits, lorsque les milices ont recours à la force pour obliger les enfants à combattre, à faire le ménage ou la cuisine, ou à se livrer à des rapports sexuels.

C'est ce qui s'est passé pendant la guerre civile qui a fait rage en Sierra Leone jusqu'à novembre 2000, date à laquelle un cessez-le-feu a été signé entre le gouvernement et les rebelles, dont en particulier le Front révolutionnaire uni (FRU). L'accord de paix prévoit le retour des enfants enlevés par les rebelles pendant la guerre. Personne ne sait exactement combien d'enfants ont été enlevés, mais cette pratique était très répandue. Lorsque les rebelles ont envahi la capitale Freetown en 1999, plus de 4 500 enfants ont été enlevés. La moitié étaient des filles. Certaines ont été violées, victimes de sévices sexuels, et, dans bien des cas, elles ont eu des enfants à la suite de leurs rapports avec les combattants rebelles. Leur retour bénéficie d'un soutien populaire massif, mais ce n'est pas aussi simple.

On remet les filles à l'UNOMSIL, force des Nations Unies en Sierra Leone. Beaucoup d'entre elles ont eu des bébés avec des soldats du FRU dont elles subissaient la domination, en butins de guerre qu'elles étaient. Les filles n'ont retiré que peu de chose des années qu'elles ont passées sous la « tutelle » du FRU, si ce n'est les traumatismes psychologiques dus à des violences sexuelles répétées. Beaucoup d'entre elles ont été victimes de viols collectifs. Certaines ont épousé des officiers et ont donc bénéficié d'une protection, mais à condition de se plier à leurs moindres caprices.

Aïcha est de Freetown. Elle a maintenant 16 ans, mais elle n'en avait que 12 quand elle a été enlevée et emmenée à Makeni. On l'a remise à un capitaine du FRU. Il a commencé par la menacer à la pointe du fusil. Mais au fur et à mesure de leur relation, Aïcha s'est attachée à lui. Il n'est pas extraordinaire de voir ces enfants développer un lien affectif avec leurs ravisseurs. A la fin, juste avant la naissance de son bébé, le capitaine l'a abandonnée.

On n'a pas forcé Aïcha à combattre, mais on l'a forcée à observer des meurtres. Protester ou refuser de faire ce que ses ravisseurs demandaient, y compris se livrer à des rapports sexuels, aurait mis sa vie en danger. « Si on était surpris à pleurer, on subissait un interrogatoire brutal », dit Aïcha. « Je leur disais toujours que si je pleurais, c'était parce que j'aimais ma famille et qu'elle me manquait. Ils me disaient toujours de m'arrêter et me promettaient qu'ils m'emmèneraient avec eux partout ».

Comme beaucoup de filles remises à l'UNOMSIL, Aïcha a été transférée à un centre d'accueil intérimaire dirigé par une des principales ONG italiennes, COOPI (« *Cooperation International* »). Ce centre est soutenu par l'UNICEF. Depuis 1998, trois centres de COOPI travaillent avec des enfants enlevés par les rebelles. La médiation familiale est un facteur capital d'une réinsertion réussie des filles dans leur communauté; les travailleurs sociaux développent des liens solides avec les familles et les encouragent à réserver un bon accueil aux filles qui reviennent à la maison et à leurs bébés.

Une partie cruciale de ce que fait l'UNICEF est un travail de sensibilisation : faire prendre conscience aux communautés de ce que les enfants ont subi, et aux enfants de l'environnement familial dans lequel ils vont retourner. Roisin de Borca, administratrice de l'UNICEF chargée de la protection des enfants, sait qu'il peut s'agir là d'une tâche difficile, tant pour la fille que pour la famille. « La manière dont elle a grandi, ces années de développement cruciales, n'ont pas été ce que les enfants normaux connaissent », dit-elle. « Elle n'a pas acquis les compétences sociales d'une jeune fille. Elle a appris à tuer, elle a appris à engager des rapports sexuels lorsque ceci est exigé d'elle, et elle a appris à survivre. La voici qui revient à la maison, dans un milieu familial. Elle revient à la maison où se trouvent parents, tantes, frères et sœurs. Il faut qu'elle s'adapte et c'est très, très dur. Il faut qu'elle apprenne à retrouver sa place dans cette famille ».

Malgré les souffrances des populations pendant la guerre et l'opprobre dont souffrent ceux qui ont été mêlés aux affaires du FRU, beaucoup de gens semblent remarquablement tolérants et prêts à accepter les filles et leurs bébés.

En fin de compte, Aïcha n'a pas eu à rester longtemps au centre d'accueil de COOPI. Elle est partie après quelques jours avec deux autres filles et est retournée d'elle-même à la maison. Elle vit maintenant avec sa mère, ses frères et ses sœurs. Avant d'être enlevée, elle voulait travailler bien à l'école et avait des ambitions de voyages. Maintenant, ses ambitions sont plus proches de chez elle : un travail de bureau, avec assez d'argent pour subvenir à ses besoins et à ceux de son bébé.

(1) Cette histoire a été rassemblée par une équipe de Insight TV mandatée par l'UNICEF pour aider à la constitution d'une documentation filmée pour le 2e Congrès mondial (voir ci-dessus). Le réalisateur sierra-léonien Sorious Samura a mené les interviews; les noms des enfants ont été changés pour leur protection.